

La peste, le choléra, et moi, et moi, et moi...

Tragi-comédie

Une satire en cinq actes et un épilogue de l'ère bureaucratique...

Comédiens :

DEBRAY, *responsable d'une unité de Recherche et Développement dans l'entreprise Firma*

ÉLÉONORE, *filie du P.-D.G. Klaus Firma, stagiaire dans l'entreprise de son père sous la direction de Debray, puis de Breteuil*

KLAUS FIRMA, *P.-D.G. de l'entreprise Firma, père d'Éléonore*

BRETEUIL, *ingénieur en informatique dans un service de maintenance informatique*

COLLÈGUES X et Y, *collègues de Debray*

Les cadres de l'entreprise, *(hors champ)*

POLICIER.

Pour les cinq actes, l'action se situe dans la salle de travail du service de Recherche et de Développement dirigé par Debray. L'épilogue se joue aux abords des jardins.

Firma est une entreprise publique spécialisée dans la recherche et l'innovation.

Concernant la mise en scène, une grosse horloge peut être visible, avec la date, possiblement sous forme d'almanach géant.

© Brice Schoellhammer, novembre 2017
ISBN: 979-10-227-6597-8
Éditions **BOOKELIS** — novembre 2017 — v.4

ACTE I

Scène 1

DEBRAY, ÉLÉONORE, KLAUS FIRMA, Les cadres de
l'entreprise (hors champ)

Lundi matin, au bureau.

KLAUS FIRMA, *s'adressant à l'encadrement.* « Et c'est pourquoi, moi, Klaus Firma, j'attends de vous toutes et tous, cadres de l'entreprise, une énergie semblable à celle déployée tout au long de l'année passée, et sur un plan plus personnel je vous fais part de tous mes vœux de bonheur et de santé pour cette nouvelle année qui s'annonce d'ores et déjà trépidante... merci de votre attention, je retourne à mes affaires, faites-en autant, *Time is Money!* (*applaudissements des cadres. Sa fille, plein champ, attend debout, sourire gêné.*) (*Après un instant.*) Ah oui ! J'oubliais ! J'ai omis de vous présenter ma fille, Éléonore, qui va faire un stage dans l'entreprise de son papa ; elle est en première année de sciences économiques dans une grande école privée, réservez-lui un accueil des plus chaleureux, semblable à celui que vous me faites tous les jours, j'y tiens comme à mes dividen(des) (*se ravise*) comme à la prune de mes yeux, qui sont au nombre de deux, comme les apôtres après qu'ils se furent séparés sur le coup de dix heures, c'est l'heure de ma tisane... (*les cadres applaudissent la boutade ainsi que la nouvelle venue qui attend*

toujours debout, sourire gêné.) (Après un instant.) Ah oui ! J'oubliais ! J'affecte ma fille au département Recherche et Développement, dans le service de votre cher collègue Debray... (en adresse directe.) Debray, je vous la confie, soyez-en digne... la V^e République vous regarde. (Salut militaire.)

DEBRAY, *lui rend son salut.* — J'en serai digne, Président... »

Le Président Firma quitte le bureau, Debray et Éléonore y restent, rejoints bientôt par X et Y. Le tout sur fond musical.

Scène 2

DEBRAY, ÉLÉONORE, COLLÈGUES X et Y

Un peu plus tard, au même endroit, en comité restreint, Debray et ses collègues sont au travail, Éléonore est assise et semble s'ennuyer...

DEBRAY, à la cantonade. « Je pense qu'il faudrait rendre ce produit plus voyant, sans verser dans le tape-à-l'œil...

COLLÈGUE X. — Un clair-obscur ombragé en quelque sorte...

COLLÈGUE Y. — Une tête de gondole discrète, non ?

DEBRAY. — Vous avez tous les deux raison, je vous demanderais de plancher sur la question au cours de la semaine, nous ferons un point ce vendredi avec le Président... (*s'adressant à Éléonore.*) Mademoiselle Firma, peut-être pourrions-nous vous mettre à contribution pour ce projet des plus importants ?

ÉLÉONORE. — Moi je ne dis pas non.

DEBRAY. — Cela nous ôterait une épine du pied.

ÉLÉONORE. — S'il le faut...

DEBRAY. — Sans compter que cela ferait plaisir à votre père que de vous voir à l'œuvre.

ÉLÉONORE. — Si vous le dites...

DEBRAY. — ... et le rapport de stage n'en serait que plus élogieux !

ÉLÉONORE, *visiblement lasse*. — Ce me serait grand plaisir que de vous aider, de quoi s'agit-il ?

DEBRAY, *perplexe*. — De quoi s'agit-il de quoi ? du problème que nous évoquons depuis dix minutes !

ÉLÉONORE. — Ah ! ce problème-là !

DEBRAY. — De quoi d'autre voulez-vous que nous parlions ?

ÉLÉONORE. — Je pensais qu'il s'agissait d'un rituel...

DEBRAY. — D'un rituel... aiguillez-moi je vous prie...

ÉLÉONORE. — Oui, je pensais qu'il s'agissait d'un rituel de présentation, comme on ne se connaît pas ; un peu comme chez les Polynésiens.

DEBRAY. — Les Polynésiens ? oui... mais c'est votre père qui vous a présentée voilà trente minutes. Il n'est pas polynésien que je sache ?

ÉLÉONORE. — Non justement, du coup, je ne comprenais pas pourquoi ce rituel de présentation tirait en longueur ; deux, trois mots tout au plus, et c'est fini : « *Bonjour, au revoir, monsieur, « madame... »* »

DEBRAY. — D'accord... donc, du coup, concernant le problème que nous avons soumis à votre sagacité ?

ÉLÉONORE. — Ce sera chose faite... après les présentations : « *Je m'appelle Éléonore, j'ai vingt ans, je suis en première année de sciences économiques dans un établissement privé, je pratique le tennis et j'aime les animaux.* »

Les collègues X et Y applaudissent à tout rompre ; Éléonore se confond en remerciements.

DEBRAY, *stupéfié tant par la réaction d'enthousiasme de ses collègues que par la candeur de la stagiaire dont il a la charge.* — D'accord... est-ce qu'on peut compter sur vous pour ce projet, nous ferons un point ce vendredi avec votre père je vous le rappelle...

ÉLÉONORE. — Ce serait avec grand plaisir... mais je n'y entends rien...

DEBRAY. — À quoi ? Vous n'êtes pas en première année de machin truc dans un institut lambda ?

ÉLÉONORE. — ... privé ! pas lambda !

DEBRAY. — C'est du marketing basique, rien de plus, n'ayez crainte.

ÉLÉONORE. — N'en prenez pas ombrage, monsieur, mais par mon manque d'érudition et d'expérience je crains de me les mettre à dos...

DEBRAY. — De vous mettre à dos qui ? eux ? (*désignant ses collègues du doigt.*)

ÉLÉONORE, *faussement éplorée.* — Première année de sciences économiques, c'est très surfait ! ça veut tout dire et rien dire à la fois, comme le prénom GABRIEL !

DEBRAY. — Gabriel ? comprends pas !

ÉLÉONORE. — Vous voyez, vous n'avez pas compris ; eh bien j'ai peur de lire la même perplexité sur leur visage... par mes carences je crains de les blesser...

DEBRAY. — Non, mais, remettez-vous ; ce n'est qu'un stage, à quoi allez-vous occuper votre temps si ce n'est en vous confrontant à des problèmes concrets qui sont autant de défis pour l'entreprise moderne... Je ne peux pas décemment vous placer à la photocopieuse toute la journée, non ?

ÉLÉONORE. — J'aimerais autant, où est-elle ? (*scrutant les abords du bureau.*)

DEBRAY. — Non ! que dirait votre père ? Il m'en tiendrait rigueur à coup sûr... (*après une période de réflexion.*) Non, je me permets d'insister, mademoiselle, je vous exhorte à donner le meilleur de vous pour la prochaine réunion de vendredi...

ÉLÉONORE. — Mais je ne comprends même pas le polynésien, je vais tout planter !

DEBRAY. — Qu'est-ce que vous me chantez là avec votre polynésien ? Vous êtes encore là-dessus ? On n'a pas délocalisé là-bas que je sache !

COLLÈGUE X. — Ah ! parce qu'on va délocaliser ?

DEBRAY. — Mais non, ne soyez pas bêtes ! (*s'adressant à Éléonore.*) Au fait, en attendant vendredi, je ne sais pas si votre père vous a communiqué l'horaire de ce service, nous vous attendons au bureau demain matin, mardi, à huit heures.

ÉLÉONORE. — Heure locale ?

DEBRAY. — Comment cela ? heure locale ? naturellement ! à quelle heure voulez-vous venir ?

ÉLÉONORE. — Pardonnez-moi, mais je vous pose cette question pour dissiper tout malentendu.

DEBRAY. — Malentendu par rapport à quoi ? huit heures c'est huit heures !

COLLÈGUE Y. — Pas n'importe où ! (*s'adressant à Éléonore.*)
Éléonore, il faut retrancher combien d'heures pour la Polynésie ?

ÉLÉONORE, *tout de go*. — Française ?

COLLÈGUE Y. — Ah ! parce qu'il y en a une autre ?

DEBRAY, *l'interpellant*. — ... mais vous rigolez ou quoi ?

COLLÈGUE Y. — Je n'ai jamais été bon en géographie, j'étais plutôt fêru d'économie en classe...

ÉLÉONORE. — Il y a onze heures de décalage entre la France et sa Polynésie, ce me semble.

COLLÈGUE X. — Onze heures ! voyons, voyons... cela veut dire qu'à huit heures demain matin au bureau il sera vingt et une heures aujourd'hui en Polynésie ?

COLLÈGUE Y. — Un peu plus et on reste ici à attendre, cela nous épargne un déplacement.

DEBRAY. — Bon eh bien nous reprendrons cette discussion fort intéressante ultérieurement. J'ai à faire ailleurs jusqu'en début d'après-midi, nous nous reverrons après déjeuner, dès quatorze heures. Éléonore, profitez de ce temps imparti pour travailler sur le projet qui vous est échu ; et non ! Je ne veux pas savoir le temps qu'il fait à Papeete ! »

Debray quitte le bureau. Éléonore, X et Y y demeurent quelques instants, puis s'en vont. Le tout sur fond musical.

Scène 3

DEBRAY, ÉLÉONORE, COLLÈGUES X et Y

Après déjeuner, à quatorze heures, au même endroit, les mêmes.

DEBRAY. « J'attire votre attention, messieurs... et mademoiselle, sur le nécessaire sentiment de représentativité que doit induire ce produit chez le consommateur. Représentativité ne signifie pas focalisation ! attention, l'excès nuit en tout, il ne saurait y avoir de discriminations, pas davantage ne seront tolérées les stigmatisations ; c'est donc une campagne de Recherche et Développement sur la corde raide qui nous est confiée, montrons-nous à la hauteur. Je suggère de segmenter à l'accoutumée le travail : X la partie Recherche, Y le Développement, moi qui chapeaute le tout, et vous mademoiselle Firma n'hésitez pas à papillonner afin de vous mieux affranchir, ce n'est qu'à ce prix-là que l'on progresse. Dernière chose, je me répète, veillez à ce que *tout un chacun* se sente représenté...

ÉLÉONORE. — Comme les mousquetaires ?

DEBRAY, *très perplexe*. — De quoi ?

ÉLÉONORE. — Oui, « *veillez à ce que tous pour un se sente « représenté... »* : un pour tous, tous pour un, comme les mousquetaires.

DEBRAY. — D'accord... oui, si vous voulez, oui comme les mousquetaires... on ne nous a jamais comparés à des mousquetaires mais bon pourquoi pas, nous sommes quatre... *(s'adressant à ses collègues.)* Messieurs, je vous propose de confronter vos idées par un *brainstorming* habituel, nous ferons la synthèse dans une heure. *(S'adressant à Éléonore.)* Mademoiselle Firma, je me suis laissé dire par votre père que vous êtes nantie d'un excellent coup de pinceau, auriez-vous l'amabilité d'enluminer par une belle illustration ce que vous suggère ce produit ? un dessin est souvent plus évocateur que maintes mentions écrites ; nous procédons souvent de la sorte. Que vous évoque la présentation de ce produit dont nous avons la responsabilité et dont je vous ai fait le descriptif ? à l'aide des feuilles de papier que voici, et des crayons et feutres que voilà, vous avez une heure comme pour vos collègues.

Nous voyons l'équipe s'affairer. Une heure passe.

Voilà, mademoiselle, messieurs, le temps imparti est écoulé, on commence par vous X pour la partie Recherche. Nous sommes tout ouïe.

Le collègue X fait sa présentation en accéléré sur un fond musical. Rien ne filtre de son travail pour le spectateur.

Très intéressant... oui mais encore à l'état d'ébauche, il faudra approfondir. *(S'adressant à Y.)* C'est à votre tour Y, pour la partie Développement, nous vous écoutons.

Idem pour Y. Présentation en accéléré sur fond musical.

Là encore, il y a des idées, de la matière brute de décoffrage, il faudra exploiter à fond ces idées. Vient le tour de mademoiselle Firma, *(s'adressant à Éléonore)* que nous avez-vous concocté pendant cette heure ? ... Que vous a évoqué ce produit ?

Éléonore saisit son dessin du bout des doigts, face vierge vers le spectateur, puis elle le retourne à l'attention de ses collègues et du public. Les collègues X et Y applaudissent. Il s'agit d'un mousquetaire dessiné à grands traits.

DEBRAY, *stupéfait*. — Qu'est-ce que c'est que cela ? Vous m'expliquez là ?

ÉLÉONORE. — C'est un mousquetaire.

DEBRAY. — Oui, en effet je vois bien, mais que fait un mousquetaire sur votre feuille ?

COLLÈGUE X, *sérieux, non ironique*. — Je pense qu'elle l'y a dessiné.

DEBRAY. — Je le pense aussi, mais pourquoi diable avoir dessiné un mousquetaire ? (*s'adressant à Éléonore.*) Mademoiselle Firma, je vous avais demandé de cibler votre inspiration, de la fondre dans un certain cadre, et non de laisser libre cours à une imagination... débridée ! Je vous avais demandé de traduire par un dessin ce que vous évoquait la présentation du produit dont nous avons la responsabilité... et tout ce qu'un produit de haute technologie vous évoque... c'est un mousquetaire !

ÉLÉONORE, *dans un débit de mots rapide*. — Vous m'avez dit de veiller à ce que « *tous pour un* » se sente représenté, suite à quoi je vous ai demandé « *comme les mousquetaires ?* », suite à quoi vous m'avez répondu « *oui, comme les mousquetaires* » !

DEBRAY. — Je n'ai jamais dit pareille sottise !

COLLÈGUE Y. — Si, si, vous avez dit « *comme les mousquetaires* ».

DEBRAY. — Oui dans le contexte, mais...

ÉLÉONORE. — Vous avez même acquiescé par une inclination du chef. (*Imitant Debray inclinant la tête.*)

COLLÈGUE X, *imitant également.* — Oui vous avez opiné du chef.

DEBRAY, *opinant du chef.* — Oui j'ai sans doute dans le contexte opiné du chef...

COLLÈGUE Y. — Vous avez opiné du chef, oui.

DEBRAY. — Bien sûr que j'ai opiné du chef ! voyons ! de quoi d'autre voulez-vous que j'opine ? du genou ? (*s'adressant à Éléonore.*) Que vous ai-je dit exactement mademoiselle ? pouvez-vous répéter intelligiblement ?

ÉLÉONORE. — Oui, vous m'avez dit de veiller « à ce que tous
« pour un se sente... »

DEBRAY, *l'interrompant.* — Ah ! Je le savais, vous avez mal compris les consignes ! « *Veillez à ce que tout un chacun se sente
« représenté »* et non « tous pour un » !

ÉLÉONORE. — « *Tous pour un* », moi ça m'évoque un mousquetaire.

DEBRAY. — Tout à fait, sauf que ça n'est pas ce que j'ai dit :
« *Tout un chacun* » ça veut dire *chacun, chaque individu*...

COLLÈGUE X. — Dans ce cas il eût été plus judicieux de dire
chacun ou *chaque individu*.

DEBRAY. — Oui mais ça n'est pas ce que j'ai dit, si j'emploie une expression de temps en temps il ne faut pas vous formaliser pour si peu.

ÉLÉONORE, *candide.* — Donc je fais quoi avec mon dessin de mousquetaire ?

DEBRAY. — Affichez-le dans le bureau de votre père ou dans votre chambre, mademoiselle Firma, car dans le contexte admettez qu'il est quelque peu hors sujet. (*S'adressant à tout le monde.*) Bon, quoi qu'il en soit, j'ai à faire ailleurs, je vous laisse approfondir les ébauches concernant le produit, soyez gentils de tenir compte de mes remarques, et je vous dis à demain, huit heures.

Debray s'en va.

ÉLÉONORE, *s'adressant à ses deux collègues.* — Du coup, *tout un chacun, c'est tous pour un ou un pour tous ?* »

ACTE II

Scène 1

DEBRAY, ÉLÉONORE, COLLÈGUES X et Y

Le lendemain, mardi, à huit heures, au bureau.

DEBRAY. « Bon, mademoiselle, messieurs, deuxième point intermédiaire avant la réunion de vendredi en présence du Président. Une bonne nuit de sommeil a sans doute fait son œuvre sur notre créativité, et sans doute serons-nous plus en veine d'idées qu'hier. Je vous rappelle la mission qui nous est échue et que l'on se doit de mener à terme : (*Il se saisit d'une boîte et en sort un objet qu'il brandit ostensiblement*) comment moderniser cet... objet ?

COLLÈGUE X, *spontanément*. — Cette télécommande.

DEBRAY. — Dans notre milieu nous préférons nommer les choses par le générique *objet*, plus neutre et distancié que... télécommande... même s'il s'agit en effet d'une... télécommande. (*S'adressant à X.*) Tenez, commençons par vous ; que nous avez-vous donc trouvé en matière de Recherche ?

COLLÈGUE X. — La télévision contemporaine est interactive : elle interagit avec son utilisateur, le téléspectateur.